

Constructions
de dos

CYRIL BERTHAULT-JACQUIER
ERNESTO TIMOR

IMAGE
LATENTE

Constructions
de dos

textes

CYRIL BERTHAULT-JACQUIER

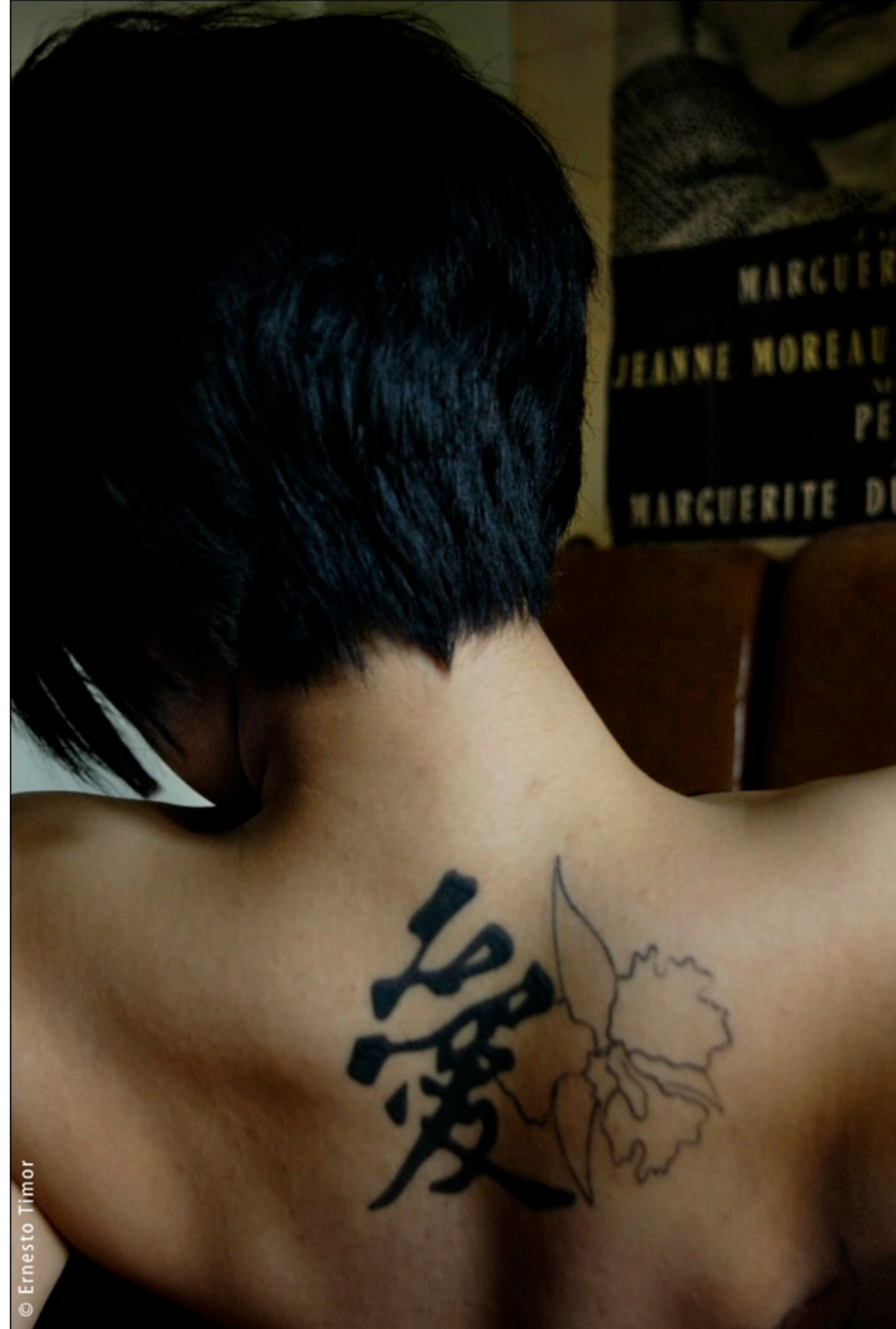
photos

ERNESTO TIMOR

je ne connais rien de vous. je ne connais que ces deux lettres là. H-B. Henrienne Berkeley. je ne sais d'où vous venez. je ne sais pas très bien non plus ce que vous faites ici. je suis souvent venu aux Roches. bien souvent avec un ami du long cours, plus souvent encore avec un garçon de passage, et puis seul, comme aujourd'hui. vous aussi vous êtes dans la solitude des Roches. je ne vous connais aucune fréquentation. nous partageons le même palier du troisième étage, moi l'appartement numéro trente-six, et vous, je ne saurais dire. nous nous croisons souvent. nos échanges sont timides, nos regards peu bavards. ils s'éteignent au ras du sol dans un bonsoir ou un bonjour à peine audible. je devrais vous inviter à prendre un verre. j'y songe, le savez-vous ? nous boirions sans compter du campari, je vous proposerais du soda et de l'orange, nous évoquerions tous les livres que nous ne lirons jamais, et nous referions l'éducation des enfants que nous n'aurons pas. je me demande parfois à quoi dépensez-vous les heures de la journée ? peut-être à rien, voire à tous les possibles. je ne suis pas en mesure de parler du temps passant des Roches. je suis là dans le vide du rien qui m'enivre. je me lève au matin dès que mes yeux s'ouvrent, je tire les tentures laissant toute l'amplitude au jour à se dévoiler. je bois, sans quitter ma chambre, du café noir, les yeux plantés dans la ligne confuse de l'horizon. droit, debout, raide comme un « i » majuscule. et je regarde, et j'attends, et tout pourrait arriver. j'aime les Roches pour cette hypothétique possibilité, pour ce devenir en suspend. un matin, je vous vois sortir. le ciel est lourd, l'air est doux. vous portez une robe de soie sauvage vert d'eau, à moins qu'elle ne soit gris perle. votre peau exhale les heures bleues. vous marchez lentement, les pieds nus. allez-vous au casino de la ville, ou bien allez-vous regarder les cerfs-volants de la plage ? de cela non plus je ne saurai rien. vos cheveux sont détachés. ils barrent votre nuque. de temps à autres, suivant les caprices du vent, vous remettez sans y songer une mèche ou l'autre en place. il me semble qu'à un moment vous vous êtes arrêtée pour parler à un arbre du parc. il me semble qu'il y eut de même l'instant de votre main sur l'écorce. puis vous avez rejoint l'allée principale, votre silhouette est devenue confusion au bord même de cet horizon qui parfois envahit ma chambre.



je ne sais pas ce qui est arrivé. ce fut comme des coups de poing dans le visage, comme des claques données au ciel. il était lourd et noir. il était silence et tourmente tue. il était fatigué, à friper. le ciel était devenu vieux. il y avait du sombre, il était des souffles. les nuages et le vent me donnaient le tournis. et puis après, je ne vois plus très bien. c'est comme un voile. il y avait là quelque chose de bizarre, de différent. il y eut comme un ange aux rêves, il y eut comme un diable dans les temps du passant. et puis il y avait vous. vous étiez comme des points de suspension, offerte à l'air de toutes les dérives. je ne vous ai pas vue au parc, je ne vous ai pas vue à la plage, vous étiez dans le loin de l'ailleurs. je n'entendais rien de votre voix timide si ce n'est quelques soupirs. vous étiez, vous étiez... des feuilles poussaient sur vos épaules, des feuilles de l'arbre, à moins que ce ne fût des ailes, je ne sais pas. vous me sembliez tellement absente, tellement lointaine. vos cheveux n'étaient plus attachés, vos cheveux coupés, votre nuque offerte, et ces plumes, et ces feuilles. il y avait des garçons jeunes qui tiraient sur votre robe. celle de l'eau du vert. celle du gris de la perle. votre visage était impassible. j'étais impossible dans cette absence d'action-là. il y avait des voix, il y avait vous, il y avait cette chanson qui me parlait de Lui et Lui qui me disait tout. vous n'aviez plus de nom, vous n'aviez peur de rien, c'était effrayant. vous n'étiez pas heureuse, vous n'étiez pas non plus, comment dire ? je me suis réveillé comme tous les matins des Roches. il faisait bon, il faisait faim. loin de tous les autres matins, je n'ai pas bu mon café les yeux rivés dans l'horizon à confondre, non, je n'ai pas fait cela. j'ai approché mon bureau de la fenêtre, je me suis assis lentement, je vous ai écrit.



c'est dans la cabane au fond du parc que je vous ai surprise. je sais, il n'y a rien de glorieux à l'avouer, je vous ai suivie, sans savoir, sans comprendre, comme ça, bêtement, comme un sale gosse, pas plus, pas moins. vous vous êtes déshabillée lentement. mise à nue comme on mettrait à jour. vous avez enfilé une robe de toile épaisse, une robe de bure. puis vous avez brossé vos cheveux pour les laisser tomber sur vos épaules. je me suis demandé si vous priez. vous vous êtes raidie. vous étiez figée dans tous les instants des possibles. c'est comme si quelque chose allait arriver. c'est comme si vous vouliez provoquer le hasard. mais non. ce n'était pas de cela qu'il était question. vous jouiez à faire la morte. vous étiez tour à tour pendue et décapitée, fière et courageuse. vous étiez dans l'absence de la vie et dans l'absence de votre corps. vous étiez, un point, un tout. vous savez, quand j'étais enfant je me donnais à ce jeu. j'étais régulièrement frappé par une quelconque crise du cœur, ou par une hypothétique rupture de mon cerveau. je tombais à même le sol. je bloquais le souffle. et la vie s'échappait. un peu. je rendais ma mère furieuse. cela me faisait rire. un jour je me suis assommé pour de bon sur l'accoudoir d'un fauteuil. je me suis réveillé avec du sang sur le visage. depuis ce jour je n'ai plus jamais joué à faire le mort.





© Ernesto Timor

j'aime à prononcer, dans l'écho des vides de ma tête, votre nom. à voix basse. dans ce souffle que seul je perçois. Henrienne Berkeley. six petites syllabes légères et coulantes en bouche. je ne pense pas à vous, je vous dis. et c'est assez. je ne vous aime pas Henrienne. il ne faudrait pas croire cela. je vous suis, je vous regarde, je tente de comprendre un rien qui m'échappera probablement toujours, et je m'étends aux sables de la plage, et je cherche dans l'horizon une réponse à donner à d'hypothétiques questions. je sais si peu de vous. je sais vos pas de dunes, je connais votre quête de l'état du ciel, je devine votre folie ordinaire à vouloir toujours conjuguer les temps du ciel et de l'eau. je partage avec vous le silence des Roches, je conserve précieusement le secret de la cabane du parc. j'aime votre

manière délicate d'aborder les choses de la vie, j'aime à vous savoir construire des châteaux, qu'ils soient de cartes ou de sable. vous savez, j'ai roulé longtemps cet après-midi sur la petite route qui longe la côte. je me suis laissé aller là sans but réel. j'ai ouvert grand les fenêtres pour respirer au plus proche les genets en fleurs. j'ai voulu écouter le vent, j'ai fumé des cigarettes. je me suis arrêté. le soleil tombait. regarder et me taire. la tête lourde sur les rochers. quand il fut au bord même de la vague, j'ai eu l'envie de le revoir, de l'appeler ou de lui écrire. sa joue contre ma poitrine, ma joue dans le creux de son cou. sa main là, proche, la mienne. les Roches c'est peut-être ça, savoir les quitter pour y revenir au plus vite. quels sont vos ailleurs Henrienne ? à quels lieux appartenez-vous ? parfois, je me demande.

à suivre...